

Une vie en contradiction

À l'occasion du centième anniversaire de la mort de Rosa Luxemburg (5 mars 1871-15 janvier 1919)

Barbara Messmer

Courage et liberté furent la signature de Rosa Luxemburg tout au long de la vie — et la contradiction aussi. Au moment où *Róza Luksenburg* naquit dans une famille polonaise bourgeoise de tradition juive et libérale, dès son enfance elle eut à faire aux oppositions et aux résistances. La petite Rosa, à cinq ans si vivante, dut rester au lit un an durant, à cause d'une affection aux hanches. À cette époque, elle apprit à lire et à écrire elle-même. Parce que cette affection fut mal soignée, elle claudiqua sa vie durant mais compensa cet handicap par une incroyable énergie en idées et paroles. Très tôt elle se dressa contre les injustices et pendant sa scolarité, elle se rattacha à un groupe de résistance contre l'occupation russe. À 18 ans, elle fuit la Pologne, cachée dans une charrette de paille, pour se soustraire à un emprisonnement.

En 1897, elle achève ses études d'économie, en étant l'une des premières femmes, avec la mention *magna cum laude* à Zurich. Dans un groupe d'émigrés polonais, elle y fait la connaissance de Leo Jogisches, son maître politique polonais et partenaire. Il vivait totalement pour la révolution et comme instigateur clandestin. Cela se trouvait en brutale contradiction avec le désir d'enfants et de famille de Rosa Luxemburg, ce par quoi cette liaison la tourmenta souvent. En 1898, elle commença à se détacher de lui et put déménager légalement à Berlin, par le truchement d'un mariage blanc. Jusqu'à la fin de sa vie Leo et elle restèrent liés d'amitié.

À Zurich, elle devint une marxiste ardente et fort instruite, mais elle contredisait Marx aussi sur certains points. Elle s'éleva rapidement à Berlin au sein du SPD et comme journaliste, rédactrice, agitatrice, chargée de cours et fondatrice de l'école de formation des ouvriers. Du haut de son mètre-cinquante, handicapée dans sa marche, la petite Rosa, fut une oratrice entraînée. Elle avait écrit à Léo, le 19 avril 1899 : « J'ai le besoin d'écrire pour opérer à l'instar d'un éclair sur les êtres humains, les saisir par le crâne, en parlant moi-même non pas avec pathos, mais au contraire au moyen de la largeur de vue, du pouvoir de la conviction et de la vigueur de l'expression. »¹ Et elle réussissait réellement à atteindre les ouvriers par la parole comme par l'écrit. Avec cela, elle critiquait les camarades du SPD, en revanche pour toute déviation de la ligne au plus vivement et se faisait ainsi beaucoup d'ennemis.

Clara Zetkin devint sa meilleure amie. Celle-ci occupa des années durant le poste de rédactrice de la revue féministe socialiste [qu'elle fonda en 1892 et dirigera jusqu'en 1917, *ndt*] « *Gleichheit — Égalité* ». Pourtant Rosa s'intéressait peu à la justification d'égalité des femmes, elle s'en tenait fermement à être désignée « orateur » du SPD et déclara un jour à August Bebel que l'on devait graver sur leurs tombes, à Clara et elle : « *Ici reposent les deux seuls et uniques hommes de la démocratie sociale allemande.* »² Elle était dans le même temps un modèle de femme émancipée : célibataire ; après Leo, elle se lia à des hommes essentiellement plus jeunes ; toujours en voyages d'agitation, enseignant l'économie, femme politique « pure sang » avec charisme, d'esprit vif, pénétrant et agressif. Pas étonnant qu'un contemporain croyait devoir affirmer, « qu'elle est frivole, comme toutes les femmes et veut toujours avoir raison. Elle déblatère, mais ne peut pas supporter qu'on lui réponde. »³

Elle tombait de plus en plus sous les coups de la réaction agressive émanant du pouvoir d'état et séjourna en prison de longs mois durant : en 1904, pour « crime de lèse-majesté » (elle avait affirmé que le *Kaiser* n'avait aucun pressentiment de l'existence des ouvriers) ; en 1906 pour agitation en Pologne (elle s'enfuit en Finlande) ; en 1907, pour « provocation aux activités violentes » (elle s'était positivement exprimée en faveur de l'idée d'une grève politique massive). L'orateur féminin le plus doué du SPD se mêlait en prison jusqu'à plus de 60 internées et souffrait d'une maladie d'estomac.

« ...j'espère mourir sur place »

Nonobstant tout cela, elle s'exclama, en septembre 1913, dans une conférence à Frankfurt-Bockenheim : « Si l'on exige de nous de lever le fer homicide sur nos frères français, alors nous crions : Non, nous ne ferons pas cela ! » Elle fut rapidement dénoncée à l'autorité et condamnée comme « traître à la patrie » mais à cause de sa maladie, elle fut en mesure de subir sa peine d'emprisonnement en 1915 seulement, alors que la guerre faisait déjà rage. Le 3 août 1914, elle dut connaître la trahison de ses « camarades » du SPD qui avaient toujours assuré solennellement jusque-là de leurs intentions pacifiques, mais votèrent soudain [les crédits de, *ndt*] la guerre au *Reichstag* (en dehors de Karl Liebknecht). Cette contradiction la précipita au bord du doute, jusqu'à avoir des idées de suicide.

¹ Barbara Hahn (éditrice) : *Des femmes dans les sciences de la culture* Munich 1994, p.72.

² À l'endroit cité précédemment, p.72.

³ Lettre d'Ignaz Auer à Emil Eichhorn du 5 novembre 1898, cité dans Rosa Luxemburg : *Recueil d'œuvres* vol. 6, édité par Annelies Laschitzka et Eckhard Müller, Berlin 2014, p.39. Lauer était rédacteur du *Sächsischen Arbeiterzeitung*, dont Rosa devint la rédactrice en chef en septembre 1898 à l'âge de 27 ans.

Son ouvrage *La crise de la démocratie sociale*, prit naissance en prison, un règlement de compte avec ses collègues de parti, auxquels elle reprochait de soutenir une guerre impérialiste et de trahir la solidarité internationale. Le parti lui devint de plus en plus étranger. En avril 1917 (en sortant de prison à Breslau), elle s'allia avec des amis issus du groupe *Spartakus* et d'autres, pour fonder un SPD indépendant [USPD] quoiqu'elle eût auparavant réprouvé la scission comme une fuite.

Avec la Révolution d'octobre 1917, en Russie, elle reprit espoir. Pourtant, elle devait rapidement constater de graves manquements et critiquer le régime soviétique élitaire de Lénine, encore qu'elle fût en relation d'amitié avec lui. Dans le manuscrit pénétrant *Au sujet de la révolution russe*, de l'été 1918, se trouve sa plus célèbre phrase, dans une annotation en marge, : « Une liberté pour les membres du gouvernement, seulement pour les membres d'un parti — puissent-ils être aussi nombreux — ce n'est pas la liberté. La liberté c'est toujours la liberté de ceux qui pensent autrement. »⁴ La démocratie et la confiance dans la capacité des masses prolétaires font partie de sa conviction de base. Toutes ces deux qualités font défaut aussi bien chez Trotski que chez Lénine, c'est la raison pour laquelle elle leur reprochait l'introduction d'une « dictature bourgeoise ».⁵

Jusqu'à la fin de la guerre, elle fut prisonnière et son état de santé empira, d'autant que son estomac ne supportait plus aucun remède. Exclue de la politique active, elle se consola avec la nature et la culture : elle lisait beaucoup, rédigeait des lettres en partie vraiment poétiques, elle commença un herbier, nourrissait les oiseaux, dont elle semblait comprendre le langage [un point commun avec George Sand qui avait hérité de ce don de son grand-père maternel, un oiseleur renommé sur la place de Paris vois *Histoire de ma vie*, tomes I & II, GF Flammarion, Paris 2001. *ndt*] et soignait les animaux malades. En cela se manifeste une contradiction intérieure qu'elle révéla dans une lettre adressée à Sonia Liebknecht, le 2 mai 1917 : « Intérieurement, je me sens ainsi comme un petit morceau du jardin d'ici ou bien dans le champ parmi les bourdons et les herbes, je m'y sens beaucoup plus chez moi que lors d'un congrès de parti. — Vous savez, je mourrais peut-être, je l'espère, sur place ; dans une bataille de rue ou au pénitencier. Mais mon Je le plus profond appartient plus aux mésanges charbonnières qu'à mes « camarades ». »⁶

À la fin de la guerre, en novembre 1918, elle fut soudainement libérée. Elle se précipita aussitôt — les cheveux prématurément blanchis et malade à la mort — dans le travail politique. Rosa elle-même et ses amis savaient que leur vie était menacée. À la fin de l'année, elle fut encore en mesure de collaborer à la fondation du Parti communiste d'Allemagne (*KPD Kommunistische Partei Deutschlands*). Pourtant au début de 1919, l'agitation du prolétariat fut stigmatisée comme « un soulèvement Spartakus » et l'arrestation de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht ordonnée. Les troupes des *corps francs* les enlevèrent et les assassinèrent tous deux le 15 janvier, d'une manière brutale [« Arrêtée avec Karl Liebknecht par des officiers des corps francs, celle que Franz Mehring qualifiait de « plus géniale tête que le marxisme ait produite depuis Karel Marx » eut le crâne défoncé à coups de crosse, et son corps fut jeté dans un canal du parc du *Tiergarten* » *Encyclopaedia universalis*, *Thésaurus* index p.2105. *Ndt*]. L'acte fut dissimulé par des mensonges dans la presse. Étant donné que l'on redoutait une action de Rosa Luxemburg manifestement au-delà de sa mort, on fit disparaître son cadavre dans le *Landwehrkanal*. Ce n'est qu'à la fin de mai, qu'il remonta et elle put être inhumée le 13 juin 1919. Dans la mort toutes les contestations disparaissent — sa mort se trouvait en accord avec la vie de Rosa Luxemburg.

La culture comme élément de vie de la liberté

Les nombreuses contradictions — étrangères comme personnelles — qu'elle dut éprouver et traverser, se trouvent dans un plus vaste contexte politique de l'histoire de son temps. Ici, Rudolf Steiner en rapporte des aspects importants dans le première chapitre de ses *Points essentiels de la question sociale*. Il porte le titre de « La vraie forme de la question sociale »⁷. Il fut rédigé au début de 1919, dans les séquelles de la première Guerre mondiale et de la Révolution de novembre, au point culminant du mouvement des Conseils. Rudolf Steiner indique trois grandes contradictions et ses destinataires sont tout particulièrement les révolutionnaires socialistes tels que Rosa Luxemburg.

Tout deux se connaissaient depuis l'école de formation des ouvriers de Berlin dans laquelle Steiner œuvra comme chargé de cours de 1898 à 1902. Rosa était allée l'y chercher. À la fin de 1901, ils inaugurèrent ensemble un local de section à Spandau.⁸ Steiner décrivit cette fête comme passablement turbulente, avec des enfants et des chiens qui s'agitaient en tous sens. Rosa y prit d'abord la parole sur le thème « Sur la science et les ouvriers ». Lui put se rattacher sans peine au sujet de la conférencière qui le précédait et rencontra une adhésion à son idée de liberté chez les prolétaires.⁹ Par la suite, Steiner revint à plusieurs reprises sur cette

⁴ Jörn Schütrumpf : *Rosa Luxemburg ou le prix de la liberté*, Berlin 2006, p.124. Schütrumpf remarque que Rosa ici cite à partir d'un autre manuscrit antérieur. Pour des raisons politiques cet essai critique sur Lénine ne fut publié qu'en 1922.

⁵ À l'endroit cité précédemment, p.127.

⁶ Cité dans Renate Riemeck : *Rosa Luxemburg — Lla lutteuse au cœur tendre*, dans Angelika Oldenburg (éditrice) : *Compatriotes de Rudolf Steiner dans le Berlin du tournant du siècle*, Dornach 1988, p.140.

⁷ Voir Rudolf Steiner : *Les points essentiels de la question sociale (GA 23)*, Dornach 1976, pp.29-55.

⁸ Voir Angelika Oldenburg. *L'école de formation des ouvriers à Engeldamm*, dans *mittendrin* avril-juin 2016, pp.12 et suiv.

⁹ Voir Renate Riemeck : *pop. cit.*, p.133.

soirée mémorable. De nombreux passages dans ses conférences prouvent que dans le dixième des treize articles commentaires des *Points essentiels*, des passages tirés de la conférence de Rosa Luxemburg y ont presque été textuellement repris.¹⁰

Comme première contradiction, Steiner dégage ici le fait qu'à la base des exigences du prolétariat — par exemple du changement des conditions du travail ou de la propriété des moyens de production — reposeraient en réalité des besoins spirituels, pour le préciser une aspiration ardente à la dignité, d'origine spirituelle. La structure authentique de la question sociale est d'ordre intérieur et spirituel et en rien extérieure ni matérielle. Ce n'est pas au plan économique que les forces sociales motrices manifesteront leur pleine « vigueur », mais ce sont des expériences de manques spirituelles qui les font apparaître à cet endroit-là. Steiner reprend en sous-œuvre ceci avec l'observation que les prolétaires recherchaient à ce moment-là une orientation de la vie par la science. C'est pourquoi le marxisme d'alignement scientifique vint d'abord à leur rencontre, car il leur accordait une conscience de soi en tant que « classe » en soi, qu'ils ne trouvaient pas dans leur travail aliéné. Ces états de fait concrets seraient méconnus des dirigeants des partis socialistes et donc ils ne comprenaient pas les prolétaires de l'intérieur.

La grande résonance des discours de Rosa démontre qu'elle pensait *avec* les prolétaires et pas seulement *sur* eux. Elle avait toujours en vue leur situation spirituelle, prenait au sérieux leur soif de savoir et elle était convaincue que la formation était quelque chose à quoi on ne pouvait renoncer pour acquérir la liberté. En 1918, elle caractérisait « l'apprentissage et l'éducation politiques de toutes les masses populaires » comme « l'élément de vie, le souffle de la révolution, sans lequel celle-ci n'a plus la capacité d'exister ». ¹¹ Elle n'aurait cependant jamais expliqué la situation des prolétaires par le défaut d'une vie spirituelle s'enracinant dans le suprasensible. Car elle rejetait beaucoup plus expressément dans ce contexte tout ce qui relevait de l'ordre spirituel-religieux parce que, sur la base de son ordre hiérarchique immanent, il avait toujours justifié l'exploitation [de l'être humain par l'être humain ! *Ndt*] La descendance du singe [ce qui n'a jamais, ô grand jamais, été affirmé comme telle par Darwin lui-même voir *De la descendance des espèces*, mais par ses ennemis pour tenter de justifier le créationnisme, entre autres raisons *ndt*] semblait être pour elle une justification appropriée de l'égalité entre tous les êtres humains. Dans cette mesure, aux yeux de Steiner, elle ne saisissait pas la réalité prolétaire. Cette contradiction fut assurément toujours vécue sans cesse par elle dans les chocs en retour, ou selon le cas les échecs de son travail d'agitation.

Dans un second cheminement du penser, Rudolf Steiner dévoile un hiatus entre la vie et le penser aussi bien chez les prolétaires que dans la bourgeoisie. Les prolétaires, attelés et aliénés par les lois du capitalisme dans le travail de l'industrie, tel que Marx le décrit avec justesse, résidant dans la pauvreté des grandes villes, ne pouvaient nulle part se rattacher aux traditions et usages. Mais dans leur confiance envers le modèle de clarification scientifique, il s'associèrent avec une vision du monde matérialiste provenant de la bourgeoisie [elle même sous la suggestion religieuse matérialisante des confessions religieuses, *ndt*]. Ils pensaient en suivant les rails bourgeois et vivaient en prolétaires. Dans cette contradiction, ils devenaient de plus en plus malheureux car les manières de voir, celles dérivées et déviantes du darwinisme, par exemple, les laissaient sur leur faim dans leur quête d'une image digne de l'être humain.

Les bourgeois par contre — et en faisaient aussi partie de nombreux agitateurs socialistes et des partis — pensaient dans les mêmes représentations, tout en nourrissant parallèlement leur âme à partir du bien d'éducation spirituel et religieux et transmettaient des formes sociales. Ils étaient capables de bien s'en tirer en pensant la contradiction d'une manière socialiste tout en vivant d'une manière bourgeoise. Steiner constatait ainsi deux contradictions en une seule : entre le vivre et le penser à l'intérieur d'une classe et entre les diverses classes.

« ... je souris dans l'obscurité de la vie »

Rosa Luxemburg était du nombre des socialistes bourgeois.¹² Elle n'eût jamais résisté spirituellement sans préjudice à ses séjours en prison, si elle n'avait pu recourir au riche monde intérieur dont elle était redevable à son éducation bourgeoise. Elle ne pouvait pas remarquer la différence entre la vie spirituelle du prolétaire et celle de sa propre classe. Pour cela le regard sur sa propre manière de penser lui faisait défaut. La lettre du 2 mai 1917, citée plus haut, montre cependant qu'elle pressentait l'irréalité de ses convictions politiques et idéologiques.

¹⁰ Voir les conférences du 25 février 1919 dans Rudolf Steiner : *la question sociale* (GA 328) n Dornach 1977, pp110 et suiv. & p.130) ; du 7 mars 1919 dans : *La libération de l'entité humaine comme fondement d'une reconfiguration sociale* (GA 329), Dornach 1985, pp.65 et suiv. ; du 28 avril 1919, dans *Reconfiguration de l'organisme social* (GA 330), Dornach 1983, pp.114 et suiv. ; du 8 mai 1919 dans GA 328, pp1456 et suiv. ; et du 7 juin 1922 dans : *Oppositions mondiales occidentale et orientale* (GA 83), Dornach 1981, pp.182 et suiv. Je remercie Sylvain Coiplet pour la désignation amicale de ces passages de textes. En dehors d'une lettre respectueuse de Rosa adressé à Rudolf Steiner le 14 octobre 1902, il n'existe aucun autre témoignage écrit connu de contact entre les deux.

¹¹ Rosa Luxemburg *Au sujet de la Révolution russe*, cité dans Schütrumpf : *op. cit.*, p ;123.

¹² Dans la conférence du 7 juin 1922, Steiner la caractérise dans la manière de se mouvoir et de discourir comme « pleinement bourgeoise » (GA 83, p.182).

D'une manière douloureuse, elle éprouvait la césure entre bourgeois et ouvriers dans la relation entretenue avec Leo Jogisches. Celui-ci menait une vie chiche dans l'illégalité, à l'extérieur de la société bourgeoise. Une ascèse analogue en cachette fut connue à notre époque à partir des terroristes de la RAF.¹³ Pourtant Jogisches, qui pensait comme un bourgeois mais vivait en prolétaire, et s'activait jusqu'à l'épuisement pour la révolution, avait consciemment choisi l'élévation, alors que les prolétaires étaient eux, réprouvés d'avance.

Une troisième contradiction, que releva Rudolf Steiner et qui était d'emblée partagée avec les précédentes, a à faire avec la polarité de l'être et de la conscience qu'établit le marxisme. Tout ce qui n'est pas matériel (non-sensible, non corporel) est censé appartenir au domaine de la conscience et n'est, avec cela qu'apparence, qu'idéologie ou que « super-structurel ». Tandis que les prolétaires suivaient les théories marxistes, ils construisaient sur des idées — lesquelles ne devaient être en tant que telles qu'irréelles et sans valeur. L'édifice idéal des analyses marxistes et des théories scientifiques de Karl Marx s'éloignaient donc du terrain. Jusqu'à aujourd'hui, cette contradiction est restée largement inaperçue. Les prolétaires ne pouvaient pas la remarquer à l'époque. Cette contradiction opérait de sorte que la vie économique et en tout cas la vie juridique, se voyaient placées sous le champ visuel, mais non pas la vie de l'esprit dont se servaient toutefois les conservateurs comme les socialistes.

Rosa aussi se mouvait sur ce champ, seulement en ayant du ballant, mais sans le remarquer. Il va de soi que pour elle aussi, toutes les conceptions bourgeoises du monde n'étaient que phrases creuses et idéologie, encore qu'elle y avait part. Ce qui servait la révolution et la construction du socialisme, c'était pourtant pour elle un esprit vivant. Ainsi caractérisait-elle la démocratie comme « *une cohérence vivante et spirituelle entre les élus et la communauté des électeurs* ». ¹⁴ « *Par exclusion de la démocratie, les sources vivantes de toute la richesse et du progrès spirituels seraient même arrêtées.* » À partir de l'expérience historique, elle opposait le « *fluide vivant de la votation populaire* » aux « *momies les plus desséchées* » des soi-disant représentants du peuple.¹⁵ Il n'y avait aucun programme rigide aussi selon elle pour la réalisation pratique du socialisme, mais au contraire seulement des mesures concrètes, « *pour introduire les principes socialistes de base dans l'économie, dans le droit, et dans toutes les relations sociales.* »¹⁶

L'illusion de Rosa Luxemburg sur la Révolution russe — non pas à ses débuts qu'elle salua, mais plutôt dans sa continuation — lui fit repenser nettement quelques points. Celui qui lit son article de 1918, doit payer une haute considération à son esprit incorruptible. Son argumentation vint le plus souvent d'une attente supérieure — Lénine ne la désigna pas en vain comme un « *aigle de la révolution* » dans l'hommage posthume qu'il lui rendit. Ses jugements se sont confirmés ainsi que la pertinence de ses pronostics. Elle fut incontestablement un penseur précurseur, un esprit dépourvu de sentimentalisme, mobile et capable de se corriger lui-même. Un regard distancié sur sa propre vie spirituelle lui fit pourtant défaut pour séparer l'être du simulacre. De ce fait, dans la direction de son choc politique, elle demeura en retrait de son propre être personnel. Car elle pensait vigoureusement, passionnément et conformément à la réalité.

En outre de nombreux passages épistolaires témoignent d'expériences supra-sensibles. Dans une lettre écrite autour de la Noël 1917, elle dit que, la veille, elle a reposé éveillée, « *ici dans cette obscure cellule sur un matelas dur comme la pierre, [...] on se représente comme dans une tombe ; ... j'y reposai en silence, seule, enveloppée dans ces multiples toiles noires de la ténèbre, de l'ennui, de la non-liberté, de l'hiver — et alors mon cœur se mit à battre d'une joie inconcevable et inconnue, comme si je marchai sur une prairie en fleurs dans l'éclat rayonnant du Soleil. Et je souris dans l'obscurité de la vie, comme si je connaissais quelque mystère féérique, qui corrige tout mal et triste mensonge et le change en clarté pure et bonheur. ... Je crois que le mystère n'est rien d'autre que la Vie même ; la profonde ténèbre nocturne est si belle et soyeuse comme du velours, si seulement on [la, ndr] contemple correctement* ». ¹⁷ Enfant, elle contemplait volontiers le matin de bonne heure, par la fenêtre, les lointains du monde où se trouvait pour elle la « vie juste ». Par cette nuit hivernale en prison, elle l'avait découverte.

Pour remarquer une source suprasensible à son penser, un pas eût été peut-être nécessaire, ne serait-ce qu'un tout petit pas. Est-ce la raison pour laquelle Steiner, jamais ne s'exprima sur elle en la condamnant ? Peut-être fut-il capable avec ses idées, lors de la rédactions de ces « *Points essentiels* », de l'atteindre en esprit dans son état post-mortel. Car la vie de Rosa Luxemburg parle de ce qu'après sa mort, elle fut capable d'un vigoureux changement.

Die Drei 1-2/2019.

(Traduction Daniel Kmiecik)

¹³ Voir Ulrike Edschmid : *La disparition de Philip S.*, Berlin 2013.

¹⁴ Voir la note 11, p.119.

¹⁵ À l'endroit cité précédemment, p.125.

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, pp.124 et suiv. Ici la société se *gliedert* même en trois domaines.

¹⁷ Rosa Luxemburg/ *Une lettre de la prison à Sonja Liebknecht*, cité dans Schütrumpf : *op. cit.*, pp.89 et suiv.